Document generated on 08/13/2025 8:37 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Serge Patrice Thibodeau, José Acquelin, Bertrand Laverdure, Yannick Renaud, Corinne Chevarier

Rachel Leclerc

Number 133, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36692ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Leclerc, R. (2009). Review of [Serge Patrice Thibodeau, José Acquelin, Bertrand Laverdure, Yannick Renaud, Corinne Chevarier]. *Lettres québécoises*, (133), 43–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

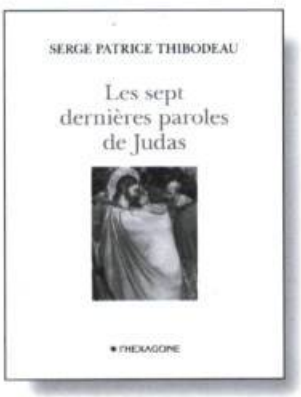
RACHEL LECLERC

☆☆☆☆

Serge Patrice Thibodeau, *Les sept dernières paroles de Judas*, Montréal, l'Hexagone, 2008, 80 p., 14,95 $.

L'homme chargé du Baiser

Nous avons tous assisté à des meurtres de ce genre, réels ou symboliques, mais un seul a fait l'Histoire.



Qui a oublié *Furyo* (*Merry Christmas Mr Lawrence*), ce film de Nagisa Oshima qui nous offrait la tête hallucinée d'un major Celliers — interprété par David Bowie — enterré debout jusqu'au cou dans le sable devant la caserne, se mourant lentement par honneur et par orgueil mais surtout par la faute de l'inflexible capitaine Yonoi, magnifiquement joué par le musicien Ryuichi Sakamoto ? Si ma mémoire ne me trahit pas, les amis qui m'accompagnaient au cinéma et moi trouvions que ce film était la représentation parfaite — et d'une insoutenable beauté — du désir homosexuel refoulé, transformé en pulsion meurtrière. C'était en 1983, et l'un parmi nous étudiait la langue nippone ; dans sa minuscule cuisine de la rue Drolet, nous roulions des sushis et des joints en écoutant la musique de Sakamoto qui jouait à tue-tête.

Le film d'Oshima nous aidait aussi à poser d'importantes questions en sous-thème : comment exerce-t-on le pouvoir sur son prochain lorsque sa vie nous est confiée ? Peut-on ériger un mur entre l'exercice de ce pouvoir et sa propre intimité ou, pour le dire autrement, entre les grands pas de l'humanité et les entrechats d'une vie d'alcôve non accomplie ?

Que l'on acquiesce ou non à la véracité de l'Histoire sainte, que l'on accepte ou non l'idée que Judas est l'instrument de quelque chose de plus grand que lui, le livre de Serge Patrice Thibodeau, pour s'inscrire dans la lecture des Évangiles qu'il a entreprise il y a de nombreuses années, est porteur — malgré lui ? — d'une question centrale : la trahison comme mécanisme de défense du Moi.

Le fait que, chez Judas, cette première trahison, qui consiste à livrer l'amant à ses assassins — c'est la thèse de Thibodeau —, se double d'une seconde trahison, envers lui-même celle-là (refouler ses propres pulsions), n'est qu'une démonstration supplémentaire du caractère fondateur de ce thème.

Avec les sept chapitres du livre, on pourrait tracer un triangle de tension formé par le désir de Judas, le sacrifice de l'être aimé et enfin, l'interprétation de ce geste par le monde, un monde que l'auteur rassemble dans un vers accablant : « L'humanité, conçue pour avaler/Des couleuvres. » (p. 16)

Les assassins de Jésus ne manquaient pas de prétextes pour le condamner et n'avaient pas besoin de la trahison de Judas ; Jésus était haï et déjà repéré par l'ennemi. Il est alors d'autant plus significatif que ce soit un baiser traître, de surcroît un baiser entre hommes, que ce soit, dis-je, *ce geste-là et pas un autre*

SERGE PATRICE THIBODEAU

qui ait changé la face du monde. On peut ajouter que ce jour-là, dans les jardins de Gethsémani, il n'y a pas que Jésus qui fut trahi : le symbole même du baiser fut détourné, retourné comme un gant, et le langage avec lui.

Le grand récit chrétien ne pouvait pas mieux cristalliser l'ambiguïté de nos origines.

Si les poèmes présentent Judas comme un adjuvant au destin de l'humanité — selon la vision chrétienne s'entend —, s'ils font de ce Baiser historique un sacrifice personnel, ils s'inscrivent aussi, à la lecture, dans le registre de la mise à mort de l'objet du désir.

Aussi, *ils désacralisent un mythe religieux pour le hausser, le rendre à l'espèce tout entière qui peut dès lors se le réapproprier.* Le rôle de la poésie — surtout celle, magnifique, de Thibaudeau — n'est-il pas un rôle de *profanation ?*

Il faut lire *Les sept dernières paroles de Judas* pour l'équilibre dans l'écriture, pour l'entière maîtrise de l'auteur dans son propos. Et pour saisir selon un angle peu banal comment le désir charnel, une fois qu'on aura tous disparu, aura occupé une place centrale dans notre explication du monde.

☆☆☆ 1/2

José Acquelin, Bertrand Laverdure, Yannick Renaud, *La plaquette cubaine*, Québec, Le lézard amoureux, 2008, 82 p., 13,95 $.

Tous à la plage

Le sens frivole de l'écriture, l'amitié des poètes.

Quatre poètes s'en vont à Cuba pour donner un spectacle. Trois reviennent le feu au stylo, après deux semaines de sable et d'hôtel, d'échanges avec les insulaires, des griffonnages plein les poches et un sens de l'amitié consolidé.

Le projet de ces trois lézards ressemble à un divertissement, tout sérieux soit-il. Sinon, on serait parti avec sa solitude au bras, chargé de carnets comme antidote à l'épouvante.

José, le doyen, a préséance dans l'ordre éditorial. Son titre est bien sûr un clin d'œil à Aquin : « Cuba flammes fond & choses ». Le poème, égal à son auteur, livre son quota d'aphorismes, comme ceux qui éblouirent la première fois qu'on vit l'homme sur scène, il y a longtemps, l'un des plus réussis étant : « Le réel affûte cette aiguille posthume/qui nous découd des loques de la réalité » (p. 25), et encore : « Tout pays est une prison inchoisie » (p. 20). Ce constat n'empêche pas le poète, qu'on croyait amoureux des voyages, de conclure sur une étonnante confidence : « Je suis un mauvais bougeur » (p. 34).

Avec Bertrand, à lire les titres des trois sections revenant à chaque page *(Canal interior, canal anterior, canal posterior)*, on entre résolument dans le ludique et on se dit qu'on aurait dû, au moins une fois dans sa vie, se comporter en touriste et suivre le troupeau vers le Sud, on se sentirait moins lacunaire.

Il s'est donc installé du côté léger des choses, le poète, mais c'est dans l'espoir d'atteindre la gravité (« je me promène en lâche parmi toutes ces tombes et qu'ai-je appris ? » [p. 43]). Malgré ce sentiment de lâcheté, d'ignorance, Cuba va s'avérer pour lui une mine d'or : « Je reste saisi par le nombre de métaphores que peut générer l'austérité » (p. 46). On ne pouvait faire mieux dans la lucidité douce-amère, certains diront dans le cynisme.

Quant à Yannick, je m'en allais annoncer qu'il a encore quelques tacos à manger et qu'on connaît, heureusement, son appétit de sens. Mais, à la relecture, même si la manière Herbes rouges agace (il y a dans ce pré plusieurs manières, je sais) et que tout se passe comme si l'on voulait reproduire la recette d'une grand-mère qu'on adore, ce cumul d'affirmations n'est pas sans livrer quelques phrases très propices à la méditation parce que débordantes de signifié : « Chacun sait que marchander le vent est aussi un travers des désespérés » (p. 62) ; « La peur est un sentiment complexe associé au débit du sang » (p. 70).

Mais il faudra bien un jour tuer la *vieille*, brûler la maison et prendre la route vers des formes inconnues. La poésie est l'art très intime de mettre de l'ordre dans le chaos grandissant, mais elle doit aussi poser de nouvelles questions, surtout quand elle revient du pays de *La* révolution.

☆☆☆

Corinne Chevarier, *Dehors l'intime*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 76 p., 14,95 $.

Le prix de la conscience

La poésie doit déstabiliser, voire mettre en danger celui ou celle qui prétend la pratiquer, et surtout déboucher sur une révélation. C'est pour cela qu'on la paie du confort de notre existence.

Jacques Brault aurait dit un jour qu'il est facile d'écrire de la bonne poésie. Si l'anecdote est authentique, on devine aisément l'énorme « MAIS… » qui a dû suivre cette affirmation coquine.

CORINNE CHEVARIER

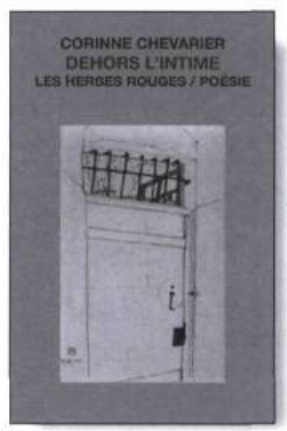
Ainsi, l'écriture de Corinne Chevarier n'est pas sans intérêt pour qui aime le genre *Couette & Café*. On imagine très bien la femme s'installer à sa table chaque matin et fouiller dans son petit baluchon d'images, à la recherche de celles qui traduiront le frisson du réveil, l'émotion du jour, et qui agiront surtout comme des « multiplications de soi » (p. 15).

Dans ce deuxième recueil de Corinne Chevarier ne sont relatés que l'ici et le maintenant. D'une couverture à l'autre, l'intime nous tombe dessus avec une gravité digne de l'événement historique. Après le premier tiers, on n'en peut déjà plus de tant de banales affirmations (encore…) qui se reproduisent à l'infini sur le modèle Sujet-Verbe-Complément.

L'après-midi verse octobre sur le toit
doucement tu enfonces ton bras dans mon dos
armoire à plaisir
je t'invite à manger cru

le passé pousse la bibliothèque sur nous
rien n'enlève la colère aux choses
nos caresses changent l'appartement (p. 15)

Et puis :



Le voisin brandit la brunante
au-dessus des clôtures
nous levons nos verres
la tombée du jour ralentit
du pastis émerge le mois de mai (p. 68)

Encore un peu et l'on se prendrait pour l'aveugle au bras d'Amélie Poulain dévalant les rues du Plateau Mont-Royal.

Malgré le titre, cette poésie est typique du poète qui néglige d'instruire le collectif par le particulier (et vice versa), typique de qui ne sait pas se retourner sur son passé pour acquiescer à sa propre naissance comme individu — peut-être parce qu'il ou qu'elle n'y croit pas ; mais n'y aurait-t-il vraiment rien à trouver là ? —, typique de qui ne ressent nul besoin de se projeter dans l'avenir, individuel ou commun. Seul compte le présent souverain, égoïste, mais tyrannique à la fin.

Y a-t-il un Sujet, et y a-t-il un nœud à défaire au-dedans du Sujet ? Y a-t-il une rupture entre l'avant et l'après le livre, une conscience en quoi l'écriture trouverait justification et l'écrivain l'apaisement ?

Au fond, peu importe le thème. Vraiment, peu importe. Il faudrait juste plus d'obsession, plus de hantise. C'est à ce prix que la poésie dépasse le poète qui la conçoit, à ce prix qu'elle fracasse le narcissique Miroir, à ce prix qu'elle abolit ses propres barrières formelles et, surtout, qu'elle sort de la Caverne pour gagner distance et profondeur, réalité.